

LE P'TIT CŒUR

Libye :
on a éteint les Lumières.

PHOTOS DU mois



Honduras, Tout le pays.

Le Honduras, petit pays d'Amérique centrale de moins de 10 millions d'habitants, connaît depuis le 26 novembre, jour des élections présidentielles, une crise politique. En effet, les deux candidats Juan Orlando Hernandez, président actuel du

pays qui se représente malgré l'interdiction qu'en fait la constitution, et Salvador Nasralla, présentateur télé, ont revendiqué la victoire. Afin de régler le litige, le tribunal suprême électoral (TSE), réputé proche du pouvoir, a été désigné pour procéder au recomptage des voix. Le 10 décembre, à l'issue d'un recomptage partiel des voix, le TSE donne gagnant le candidat de droite M.Hernandez. Cependant, il ne pourra être déclaré officiellement président qu'après recomptage total des voix. Plusieurs manifestations ont alors éclaté. Les partisans du candidat de gauche, M. Nasralla souhaitent annuler les présidentielles, accusant le TSE et leur "tyran" de fraude.



Israël, Gaza, 15 décembre 2017.

Mercredi 6 décembre, Donald Trump, président des Etats Unis annonce qu'il compte transférer l'ambassade américaine en Israel de Tel Aviv à Jerusalem. Il reconnaît donc Jerusalem comme capitale israélienne. Dans la foulée, le Hamas appelle à une troisième intifada. La pression monte. Samedi 9 décembre, deux palestiniens sont tués dans des bombardements israéliens. Vendredi 15 décembre, l'armée tire à balles réelles sur les manifestants depuis une semaine et ce qui devait arriver, arriva : 4 morts. Combien d'autres seront nécessaires pour espérer une réaction de la communauté internationale ? Doit-on attendre que le Hamas envoie ses jeunes se faire sauter en Europe ?

UN MAI 68 EST-IL, AUJOURD'HUI, ENCORE POSSIBLE ?

Si une chose est sûre, c'est que les réseaux sociaux ont profondément transformé notre façon de nous mobiliser et de manifester. Cependant, cette nouvelle forme de mobilisation est-elle aussi crédible auprès de ceux que nous voulons interpeller ? Est-ce que 20 milles « retweets » ont le même impact que 20 milles personnes marchant dans la rue ? Certes, les réseaux sociaux représentent une plateforme qui réunit les gens tel un « giga forum romain » et qui permet la sensibilisation du plus grand nombre. Mais ne se limitent-ils malheureusement pas qu'à la « prise de conscience » ? Très récemment, les hashtags BalanceTonPorc et LoveArmyForRohingyas en sont le parfait exemple. En effet, tout le monde est aujourd'hui plus ou moins au courant de ce qui se passe en Birmanie ou des inégalités femmes-hommes mais lorsque l'on regarde quelles sont les conséquences concrètes (certes existantes mais insuffisantes) de ces prises de conscience pourtant mondiales on peut être rapidement déçu. Twitter, Facebook ont comme sapé notre motivation à nous regrouper et crier notre mécontentement ou notre désarroi dans la rue car il est évidemment plus fatigant de sortir de chez soi que d'allumer son téléphone. De plus, le « like » est gratuit et on a alors l'impression d'avoir fait quelque chose d'utile, une sorte de bonne action. Pour les plus généreux, il y a également toutes les plateformes de « crowdfunding », ces systèmes de levée de fonds, sur Internet, auxquelles tout le monde peut participer et qui ont une action tout de suite plus concrète à l'égard de la cause que l'on veut servir. Cependant, les sommes récoltées sont parfois dérisoires et tout le monde n'a pas le luxe ou la possibilité de pouvoir donner. Or, tout le monde peut cependant faire l'effort de sortir dans la rue...s'il n'est pas seul, bien sûr. Et c'est là que les réseaux sociaux interviennent. Dans la continuité de la prise de conscience, ils sont aussi un moyen d'organiser des événements d'ampleur régionale, nationale et parfois même internationale. En somme, les réseaux sociaux nous facilitent l'action et c'est donc à nous de ne pas nous limiter à cette facilité, mais justement de nous en servir pour que ceux qui sont capable de faire changer les choses le fassent.

Bonne lecture et joyeuses fêtes de fin d'année de la part de toute la Rédaction !

SOMMAIRE

PAGE 3

La traite d'êtres humains en Libye, qui lève le poing ?

PAGE 5

Decazeville, ou l'envers du décor.

PAGE 7

La privatisation des prisons.

PAGE 8

Orizon, immobilier spéculatif.

PAGE 9

Puisque rien ne change...

PAGE 10

Le métal, une musique pas si obscure.

PAGE 11

Interview exclusive :
Louis Garrel et Michel Hazanavicius



PAGE 13

Les Prix Nobel 2017.
(Mais surtout ceux scientifiques.)

PAGE 15

Bric-A-Brac

La traite d'êtres humains en Libye, qui lève le poing ?

En proie au chaos depuis la chute en 2011 du régime Kadhafi, la Libye est devenue la plaque tournante du transit des migrants d'Afrique subsaharienne qui cherchent à gagner l'Europe. Ces Africains, aussi nombreux qu'ils soient, sont non seulement à la merci des passeurs et des trafiquants lors de leur traversée, mais font en plus l'objet de ventes aux enchères dès leur arrivée en Libye. « Ils y deviennent des marchandises à acheter, vendre et jeté lorsqu'elles ne valent plus rien », ponctuait Léonard Doyle, porte-parole de l'OIM à Genève. En effet, ceux-ci sont victimes de tortures et de violences abominables que l'on croyait être l'apanage d'une époque révolue, celle qui s'ouvrit avec l'arrivée des Européens en Amérique et qui, croyait-on, s'était refermée avec les abolitions du XIX^e siècle.

Beaucoup de journaux comme « Le Parisien » ou « Le Monde » nous informent de l'indignation « du monde entier » suite aux images filmées en caméra cachée au cours d'une vente aux enchères d'esclaves en Libye, diffusées par CNN. Mais qu'en est-il des manifestations organisées ? Comment explique-t-on la faiblesse et l'insuffisance de ces mouvements de protestation, que ce soit à l'échelle mondiale ou à l'échelle nationale face au caractère inhumain des traitements subis par ces migrants ? Pourquoi observe-t-on, à Nantes, qui était pourtant le premier port négrier de France et qui fut pionnière en matière de travail de mémoire sur son passé esclavagiste, une population si peu mobilisée ?

« **C'est un outrage à la conscience de l'humanité** », voici l'expression qu'emploient certains chefs d'Etats africains pour décrire l'abomination dont il est question en Libye. Pourtant, bien peu d'Africains se sont montrés outragés ! Au Mali, les manifestations organisées le Lundi 20 novembre en solidarité envers les centaines de Maliens détenus par les trafiquants n'ont rassemblé que 2000 personnes. Au Bénin, à Cotonou, seules 50 personnes ont participé à une marche de quelques centaines de mètres et à Dakar, vendredi 24 Novembre, environ 400 personnes se sont réunies sur la place de l'Obélisque où membres de la société civile, acteurs politiques, citoyens se sont exprimés pour dénoncer la vente d'êtres humains en Libye. Le constat sur ces mouvements est déplorable : le fait que si peu de personnes se soient mobilisées n'augure guère de changement et pourrait même être perçu comme un encouragement à la traite et à l'esclavage de la part

des trafiquants ! Faut-il encore ajouter que parmi les traitements qui sont infligées à ces populations, on retrouve aussi presque systématiquement les violences faites aux femmes, celles-ci étant vendues comme esclaves sexuelles ?

« Soyons solidaires et au rdv pour protester contre cette torture et cette violence. »

Omar Sy

« J'ai discuté toute la matinée avec un Camerounais, Valentin, qui a fait la traversée, qui avec lui, a amené sa sœur, adolescente, qui aujourd'hui est emprisonnée en Libye. Elle a été violée, elle a subi les pires sévices. Ce qu'il m'a raconté de la traversée, je ne pouvais pas imaginer que la barbarie pouvait aller aussi loin,

que des gens pouvaient être capables de ce que Valentin m'a raconté. », déclare Claudy Siar qui a eu l'occasion de s'entretenir avec cet homme témoin et victime lors de la mi-journée du 18 Novembre à Paris. A l'évidence, Valentin n'est pas le seul Camerounais ayant quitté son pays en croyant au paradis et à être finalement condamné à l'enfer. Mais aucune prise de position ni aucune condamnation n'a été exprimée de la part du Gouvernement Camerounais. Ceci montre bien la passivité coupable de ces Etats pourtant censés faire preuve de solidarité en renforçant la cohésion de leur pays, et ainsi être entendus !

Pour autant, ne souligner que la passivité des Etats d'Afrique laisserait entendre que les Africains seraient les seuls concernés par cette cause, or le monde entier est concerné.

« **L'esclavage est un crime contre l'humanité** », avait proclamé Christiane Taubira le 21 mai 2001, lorsqu'elle était encore députée au parlement français. Aujourd'hui, cette loi semble être bafouée, par l'Humanité entière et la France n'est pas en reste !

En effet, le Samedi 18 Novembre, le rassemblement à Paris ne comptait qu'un millier de personnes dispersées devant l'ambassade de la Libye, devant l'Arc de Triomphe et sur l'Esplanade des Invalides dont l'acteur Omar Sy, le footballeur Didier Drogba et l'ancienne miss France Sonia Rolland, qui avaient relayé les appels à manifester: « *Soyons solidaires et au rdv pour protester contre cette torture et cette violence* », avait tweeté Omar Sy.

Au-delà de la capitale, quelques regroupements à Lyon, Marseille et Bordeaux mais des effectifs encore très faibles ! Dire que la France s'est tant mobilisée contre la traite des hommes en Libye serait se voiler la face ! Pourtant la République Française, celle qui proclama en 1789 dans sa Déclaration des droits de l'Homme, l'égalité entre tous les êtres humains, fut la première au Monde à abolir l'esclavage et la traite négrière en 1794 !

« *Périssent les colonies plutôt qu'un principe !* » avait proclamé Robespierre devant les oppositions de ceux qui avaient partie liée avec l'infâme commerce ! Toutefois, on observe malheureusement que lors de la plupart des rassemblements, la majorité des manifestants est composée d'Africains qui se battent pour « *leurs frères* » soulignent-ils, mais en quoi devraient-ils être plus impliqués que quel qu'autre Français ou citoyen du Monde ? Beaucoup diraient

que l'histoire de l'esclavage leur est propre, mais détrompez-vous : il s'agit du destin de l'humanité, c'est pourquoi le multiculturalisme de la France doit représenter un moteur et un levier de mobilisation pour la dignité humaine !

« Le premier port négrier de France peut devenir un modèle. Dans cette ville, nous ne voulons plus du tout voir des enfants noirs immigrés dans les rues », s'indignait très justement Peter Lema, militant au Cercle du marronnage, lors du rassemblement à Nantes le 25 Novembre. En effet, seules quelques centaines de personnes se sont réunies devant le mémorial de l'abolition de l'esclavage, la plupart étant, là encore des Africains, tous présents pour rappeler leurs valeurs patriotiques.

Son lourd passé historique matière d'esclavage et

de traite négrière fait de Nantes un emblème de la libération. D'ailleurs, elle fut la 1^{ère} ville de France à faire face à son histoire lorsqu'en 1989, l'exposition des « *Anneaux de la mémoire* » est créée, ayant pour objectif de mieux faire connaître au grand public l'histoire de la traite négrière et ses conséquences actuelles. De même, le mémorial à l'abolition de l'esclavage inauguré par Christiane Taubira en 2011 et la programmation d'événements culturels annuels reflète la prise de conscience que Nantes a pu manifester vis à vis de son histoire. En effet, la journée de commémoration à l'abolition de l'esclavage le 10 mai est symbolique, et elle l'est d'autant plus depuis la venue d'Angela Davis en 2015, en compagnie de 300 lycéens dont des élèves guyanais, descendants d'esclaves noirs marrons du Suriname, présents aussi pour dédier une rue à la mémoire d'une esclave résistante guyanaise.



Si dans les esprits, Nantes s'avère être une allégorie de la liberté et des droits civiques à tel point que des départements d'outre mer comme la Guyane assistent à la cérémonie de commémoration de l'esclavage, on ne peut en dire autant sur les événements actuels qui pourtant représentent un tournant dans l'histoire de l'Humanité. C'est ainsi que pour ne mettre en place aucune politique d'engagement à l'égard de ces migrants et pour s'être si peu mobilisée, pour la première fois, Nantes apparaît comme n'étant pas à la hauteur de son histoire.

Decazeville, ou l'envers du décor.

On connaît aujourd'hui trop bien les métropoles, étudiées sous toutes leurs formes à l'école, vécues par le plus grand nombre chaque jour et mises en avant dans les médias. Loin d'être des réalités, ces villes cachent des espaces délaissés. Pour arriver à leur apogée, les métropoles ont pris appui sur des zones industrielles qui ont été les principaux moteurs de la croissance durant la majeure partie du XXème siècle. Pourtant, ces phénomènes industriels ont le plus souvent été rattrapés par leur mode de production unique et la tertiarisation massive des activités sur le territoire.

Decazeville est un des exemples les plus frappants de ce contraste entre les centres dynamiques et les périphéries en difficulté aujourd'hui. Située en Aveyron, au Centre Sud de notre cher pays, à un peu plus d'une heure à l'ouest de Toulouse, cette ville est un calque en négatif des évolutions sociétales françaises qu'ont été l'exode rural et la gentrification. Soyez prévenus pour la suite, l'exposé n'est pas des plus joyeux...

Retour rapide sur les évènements : Decazeville est créée au XIXème siècle à la suite de la découverte de gisements importants de charbon, elle devient une ville essentiellement minière. Son nom sera d'ailleurs tiré du fondateur de l'usine d'extraction principale de ce matériau : Elie Decazes.

Dans cet élan industriel en accord avec l'ère du temps, le développement de la ville est rapide. Les mineurs affluent et la population explose atteignant un nombre record d'habitants de 14 000 en 1944. Une ligne de chemin de fer est bâtie pour permettre le transport des métaux extraits et des villages ouvriers poussent un peu partout dans les environs. Des rangées entières de maison de briques rouges sont bâties pour accueillir les nouveaux ouvriers. Le paysage de Decazeville sera façonné par ce passé industriel. Même lorsque les exploitations minières cesseront en 1966 ou que toute forme de mine sera fermée en 2001, Decazeville gardera cette image populaire qui constitue en grande partie son identité. Aujourd'hui encore, on aperçoit les hauts terrils qui forment des collines noires qui ont été à une époque symbole d'une activité très forte (photo). La statue de François Cabrol, l'importateur en France de la sidérurgie au charbon, trônant dans le centre-bourg, rappelle combien la ville tient des

mines, mais aussi les raisons de sa chute avec le déclin général de l'industrie minière dans la seconde partie du XXème siècle.



Imaginer cette vraie effervescence minière est aujourd'hui assez compliqué. Tout le long de la Nationale qui borde le centre, le tableau n'est pas des plus optimistes. Friches, tags et autres bâtiments délabrés viennent constituer un ensemble morne et guère enthousiasmant. On aperçoit un cinéma, 4 salles où quelques rares habitants vont se divertir. Le spectre du passé industriel est omniprésent. Des entrepôts laissés à l'abandon, des garages (photo) et la voie ferrée qui rouille lentement n'attirent pas vraiment. Malgré le départ de la plus grande partie des ouvriers qui a fortement affecté la population qui atteint péniblement les 5000 habitants, Decazeville a tenté de se relever. La ville a construit des espaces industriels à ses abords pour permettre l'implantation de nouvelles

entreprises, mais ceux-ci peinent à trouver preneur. Le réaménagement du centre-ville engagé depuis un certain temps n'a pas permis d'effacer un fardeau dont la ville ne peut se séparer. Tout en essayant d'attirer des populations plus jeunes et de redynamiser l'activité économique de la ville, le maire veut faire peau neuve, comme si le passé récent était une parenthèse à oublier. La difficulté à se reconstruire de Decazeville vient sûrement de l'incapacité des différents acteurs à changer leurs mentalités et à voir l'activité minière d'un œil nouveau, sans que cette vision soit déformée par le prisme du déclin.

Les traces de ce passé, on les trouve aussi chez les habitants. Difficile de trouver un emploi dans une ville où la reconversion est presque impossible. Les possibles implantations d'entreprises ont vite été écartées, car les villes proches comme Toulouse ou Rodez attirent bien plus et empêchent la reprise des activités économiques dans la petite ville. Le chemin de Saint Jacques de Compostelle qui passe non loin du bourg permet aujourd'hui de remplir un minimum les quelques hôtels décrépis encore debout. L'emblématique Hôtel de France n'a, lui, pas survécu au départ drastique des habitants et des quelques touristes. Une formule résume bien le sentiment d'impuissance des riverains. Quand on demande s'il existe encore quelques emplois industriels, on nous répond « *il n'y a plus rien, ils ont tout pris* ». Dans cette formule, le sujet est flou. Les métropoles ? Les patrons ? Les habitants, dans l'incapacité de blâmer qui ce soit, se résignent à accepter un quotidien sinistre sans guère de perspectives...



« Il n'y a plus rien, ils ont tout pris »

Pour résumer, c'est là un bien triste tableau qui ne va certainement pas vous encourager à passer quelques jours de tourisme dans la région. Cependant, les habitants de Decazeville ne sont pas sans réagir face à cette mauvaise publicité. Le passage du professeur et écrivain Axel Kahn en 2013 par la ville avait soulevé une forte polémique. En effet, il avait tenu compte de sa visite avec ces mots « Cette cité (...) est devenue l'un de ces lieux sans espoir où l'on prend

conscience de ce qu'est la mort d'un territoire » avant d'étayer son propos avec ses premières impressions « d'emblée je fus surpris par le relatif délabrement de beaucoup d'édifices et surtout par la proportion de magasins fermés ». Au-delà de l'aspect très négatif de ses propos, l'office de tourisme avait jugé cette vision incomplète, l'invitant à revenir visiter Decazeville à travers ses monuments historiques et ses richesses patrimoniales. La vision d'Axel Kahn, à défaut d'être complètement impartiale, traduit au moins en partie la façon dont un étranger peut appréhender un paysage aussi peu habituel et décourageant.

La question que vous pouvez légitimement vous poser, c'est pourquoi Decazeville ? J'ai un lien fort avec les alentours où ma famille est installée, certes, mais c'est surtout le symbole qui m'intéresse. J'aime parler des villes en déclin, car elles sont un certain reflet de notre société. En favorisant l'émergence des grandes métropoles, on a vu de nombreux bourgs jusque-là centrés autour d'une activité se décomposer pour finir oubliés dans la « France des marges ». Ces villes industrielles sont presque devenues invisibles à mesure que leur déclassement a été validé par les départs massifs des populations. En passant devant, on a presque envie de fermer les yeux tant les irrégularités du territoire français s'imposent comme une réalité tenace. La Somme ou encore la Picardie sont de la même façon symptomatiques de la marginalisation croissante des espaces périphériques. En regardant de plus près la jolie vitrine des métropoles, on s'aperçoit que celle-ci masque des vraies inégalités dans la répartition des richesses sur le territoire et qu'elle dit peu de la dévalorisation de certains milieux sociaux et de la classe ouvrière.

La privatisation des prisons.

Emmanuel Macron a en octobre dernier, devant la Cour européenne des droits de l'Homme (CEDH), qui a plusieurs fois condamné la France pour sa surpopulation carcérale, évoqué la possibilité de développer les travaux d'intérêts général et a rappelé la nécessité de création de places supplémentaires. Il n'a néanmoins pas parlé de l'essor de la privatisation dans les prisons françaises.

En France, on compte au 1^{er} novembre 2017 pour les 186 établissements pénitenciers du pays un total de 59.151 places pour 69.307 personnes

incarcérées. Soit un taux de remplissage de 117%. Cette surpopulation n'a pas seulement donné lieu à des rapports acérés de l'ONU, mais également à une privatisation de plus en plus répandue. Aujourd'hui, un peu plus du tiers des prisons sont gérées par des groupes privés. Cette idée venue des Etats-Unis, et qui s'installe en France à partir de 1987, était censée réduire les dépenses de l'Etat et être plus efficace que lui.

Il existe deux types de contrats privés : la gestion déléguée et les partenariats publics-privés (PPP). Dans les deux cas, l'Etat est toujours présent puisqu'il assure encore les fonctions de greffe, de surveillance et de direction. Tout le reste, c'est à dire l'entretien, l'intendance, la restauration, la blanchisserie, le nettoyage, le travail pénitentiaire, la formation professionnelle des détenus et même l'accueil des familles sont aux mains de l'entreprise privée.

Les PPP, apparus en 2004, sont un peu distincts. En effet, l'entreprise doit s'occuper de la conception, de la construction et de l'entretien des prisons, en plus de conserver les mêmes pouvoirs énoncés auparavant. Dans les deux cas, l'Etat paye un certain loyer aux entreprises privées, et c'est à ce moment-là qu'intervient leur principale différence : leur durée. Les contrats de gestion déléguée impliquent une possibilité de rachat par l'Etat, et ne dépassent pas les 10 ans, tandis que les PPP s'étalent sur 25 à 30 ans, et ce systématiquement. Au total, ce sont 13 prisons sous contrat PPP que l'Etat français doit financer pendant toutes ces années. Le coût de l'opération s'élèverait à 1,4 milliards d'euros

d'ici à 2041, intérêts compris. Ce chiffre n'estime pas la part des pénalités que l'Etat doit verser, comme stipulé dans les contrats, si jamais le taux de remplissage des prisons excède les 120%. Le taux national actuel est inférieur mais il ne saurait tarder à les dépasser. Car il y a bien de plus en plus de personnes détenues en France, et c'est surtout dû à une augmentation de la durée moyenne de détention: on passe de 8,6 mois en 2007 à 11,5 mois en 2013, soit trois

« Les PPP sont une bombe à retardement budgétaire souvent ignorée par des arbitrages de court terme. »

Commission des lois du Sénat.

mois de plus en l'espace de six ans. Autre contrainte, pour toutes modifications du contrat, l'Etat doit payer des indemnités. C'est ainsi, qu'en 2009 lorsque la loi pénitentiaire sur les taux horaires a été votée, elle n'a pas été appliquée. Une des preuves évidentes du blocage des politiques pénales induit par la privatisation des prisons.

Pourtant, le vrai danger de ces contrats, est autre part : L'argent de l'Etat perçu par ces entreprises, en plus d'être un argent perdu pour la réinsertion des prisonniers, ne serait-il pas gâché ? L'administration pénitentiaire n'ayant mené aucune évaluation comparative des coûts et de la qualité de la gestion depuis le début de la privatisation, une des seules analyses effectuées est à l'initiative de la commission des lois du Sénat. Celle-ci publie dans un rapport de 2014 : les PPP sont « une bombe à retardement budgétaire souvent ignorée par des arbitrages de court terme » ; « qu'ils risquent de rigidifier la dépense publique » à cause de leurs loyers longue durée, provoquant alors « un effet d'éviction sur les autres dépenses de fonctionnement ».

Orizon, immobilier prédictif.

Savez vous ce qu'est Orizon ? Et bien il s'agit d'une start-up qui a réussi le pari de développer un algorithme permettant de déterminer avec précision à quoi ressemblera le littoral de la fin du siècle. Et ainsi de permettre à leurs clients d'acheter des biens immobiliers aujourd'hui peu chers mais qui seront demain sur les plages de la côte. Comme horizon le dit dans sa publicité : « Là où tout le monde voit le changement climatique comme un danger ... Chez Orizon, nous y voyons une opportunité ».

Cette publicité m'a paru formidable. Enfin l'esprit disruptif s'attaquait à la question de l'écologie et encore une fois une jeune pousse nous montrait un nouveau regard : celui de l'adaptation plutôt que celui de la lutte. En effet le réchauffement climatique s'il continu ne nous débarrassera-t-il pas de ces horribles front de mers qui rendent des stations balnéaires, comme La Baule, hideuses.

Imaginez un peu le bord de mer à Nantes ne serait-ce pas formidable ? Imaginez les générations futures qui s'embêteront beaucoup moins à l'école car elles auront beaucoup plus de mer à colorier en bleu sur leurs cartes de France.

J'ai donc cliqué sur le lien de la publicité et ai découvert un site où il suffisait d'entrer la région, la surface immobilière recherchée ainsi que son budget. J'ai choisi la Vendée et ai rempli tous les autres champs au hasard, impatient de voir à quoi ressemblait le littoral de demain. Sur la carte, j'ai vu une partie de la carte s'effacer et des offres immobilières apparaître ; l'une d'entre elle montrait un plus-valu de 200 %. J'ai cliqué sur l'annonce, quand le message suivant s'est affiché : « *Ça vous choque ? Nous aussi. Car si la société Orizon est fictive, le cynisme dont font preuve les industriels qui continuent d'utiliser les énergies fossiles sans se soucier de leur impact sur le changement climatique, est lui bien réel.* »

Et oui, vous l'aviez peut-être deviné si vous êtes un Sherlock Homes en herbe, la société Orizon n'existe pas vraiment, elle a été créée par l'association *Greenpeace* à l'occasion de la COP 23. Ma première réaction à la lecture de ce texte a bien sûr été de me dire que *greenpeace* était également tombé dans l'affaire des panama papers et que cette société Orizon fictive était probablement basée dans des horizons tropicaux tels que les îles Caïmans. Mais bon je voyais mal une ONG

placer les dons reçus sur un compte off-shore. Et m'est apparue la vérité : *Greenpeace* grâce à la satire dénonce l'industrielle qui n'en n'ont rien à faire du réchauffement (oui je comprends les choses assez lentement). La suite du message été à l'intention des états :

Orizon : moins bouché qu'il n'y paraît ?

« Ce cynisme, c'est aussi celui des États qui se sont engagés à limiter le réchauffement climatique en deçà de 2 degrés en signant l'Accord de Paris. C'est largement

insuffisant. Les engagements actuels sur la réduction des émissions de gaz à effet de serre nous amènent en réalité à près de 3 degrés de réchauffement.

Les dérèglements climatiques sont une réalité pour des millions de personnes dans le monde. Il est temps d'accélérer le mouvement pour protéger notre planète et assurer l'avenir de nos enfants. »

Je pense qu'il est nécessaire de vous préciser que j'ai très à cœur les notions de réchauffement climatique, que j'ai le plus grand respect pour *Greenpeace* et que la Baule c'est pas si moche. Toutes les remarques précédentes ne sont donc là que pour ajouter une pointe d'humour qui manque peut-être à ce formidable journal qu'est le P'tit Gaby et ne représentent en aucun cas mes opinions personnelles.

Alors pour assurer l'avenir des générations futures, plutôt que de leur offrir une maison au bord de la mer offrons leur une belle planète. Car, si la banque fond dans son intégralité, cela signifie plus de Venise, plus de Londres et plus de Nantes, donc plus de lycée Guist'hau et ça ça serait bien dommage. Alors éteignez la lumière en sortant, merci.

Puisque rien ne change ...

Réveil brusque. Je me redresse sur mon lit. Coup d'œil au réveil. Il est six heures, j'ai dormi huit heures, tout est normal. Je me masse légèrement les tempes, j'ai un peu mal à la tête ces derniers temps. Quelques bribes me reviennent : tenue, quai, naval. Non ! Trop vite, ça va trop vite. Ralentir ... Ralentir ou accélérer ? Aller moins vite. Mes yeux me brûlent. Respirer. Inspirer. Expirer. C'est bon, tout va bien. « Une petite crise de temps en temps mademoiselle, il n'y a là rien de grave ». Je réfléchis trop. On me l'a toujours dit. Et aujourd'hui, j'ai mal à la tête parce que je réfléchis trop. Et pourquoi n'a-t-on pas le droit de trop réfléchir ? Parce qu'ici comme ailleurs on n'a pas le droit de trop penser. Parce que si l'on pense trop, trop d'idées se forment. Parfois des bonnes, parfois des mauvaises. Mais peu importe. Les idées c'est dangereux, ça donne envie de changer. Des petites choses ou des grandes choses. Sauf que les gens se trompent parce qu'il ne faut rien changer. Tout est bien comme ça. Tout le monde est à sa place. Voilà, très bien. Mon mal de tête disparaît. Tu vois quand tu raisonnes bien comme tu te sens mieux ? Maintenant il ne faut plus penser. C'est de la perte de temps. Ce qu'il faut c'est vivre. Alors souviens toi, mais doucement. Tout vient progressivement. Ah, tu vois ! C'est comme le proverbe, « Tout vient à qui sait attendre ». Alors attends, encore un peu. Bien ... c'est presque fini ... là, voilà ! A présent tout est clair. Je le vois. Je me souviens de mon futur.

Je me lève, mange, m'habille puis je pars. Je vais à l'église. Ensuite, je vais travailler. De temps en temps j'essaye de penser un peu, quelques minutes pour que ma tête ne me fasse pas trop souffrir. Je pense à demain. A ce qu'il va se produire. J'y pense souvent ces derniers temps.

Chaque matin, je me réveille d'une nuit agitée. Mon lit est en désordre. Mon oreiller est à mes pieds, ma couverture est par terre. J'ai froid. Des images défilent devant mes yeux, toutes un peu floues. Puis elles deviennent plus nettes. Elles s'alignent, et alors passe devant moi un court film, qui se répète jusqu'à ce que je le chasse. Il vient s'insinuer dans mes rêves et mes cauchemars, puis passe furtivement jusque dans mon conscient. Ainsi tous les jours, la même vision ou presque passe devant moi quelques secondes, avant de s'évanouir. Mais pourquoi est-ce toujours pareil ? Parce que je n'ai pas le choix.

En sortant du travail je me dirige vers les quais, comme à mon habitude. Je m'y promène quelques heures, en guettant un quelconque bateau qui passe sur le fleuve tranquille. Mais aucun navire ne vient. Ainsi mes chances de voyager un jour se réduisent, je crois même qu'elles ne sont plus qu'un lointain fantasme. Le ciel, les bateaux, l'eau et les chantiers sont gris. Je me dis qu'il n'y a encore que ma peau légèrement rosée pour contraster avec les couleurs qui m'entourent. Bien que mon visage ces derniers temps se plaise à prendre une teinte cadavérique. Il est l'heure de rentrer. Je retourne chez moi, dîne puis me couche.

Quelque chose de chaud me réchauffait le visage. Ce fut cela qui me réveilla. Puis, je crus entendre un brouhaha lointain. La rue. Ce fut très agréable et tout d'abord, je n'en fus même pas surprise. Je gardais les yeux fermés. bercée par ces sons familiers que je n'avais pourtant pas entendus depuis longtemps. Il n'y avait plus ce silence pesant avec lequel j'avais l'habitude de me réveiller. Je restais dans mon lit, incapable de bouger, de décrire ce que j'entendais. C'était tout un ensemble, bruyant mais apaisant qui parvenait jusqu'à mes oreilles avec une grande douceur et me chatouillait presque les tympans. Il y avait des oiseaux qui chantaient. Leurs chants étaient synchronisés, comme un chœur. L'instant était tellement parfait que si j'avais pu, je serais restée là, sans rien faire. Pourtant un élan de stress monta dans mon estomac, jusqu'à ma gorge. C'était profond, une terrible angoisse venait de mes tripes. Tout d'abord, la puissance de cette émotion m'assomma. Je hoquetais, toussais le plus fort possible pour faire sortir ce goût amer de ma bouche jusqu'à ce que je réalise que ce n'était qu'une sensation fantôme. La seule chose qui existait réellement c'était ma vie, qui n'avait jamais été aussi vivante. Cette nuit les mêmes rêves ne m'avaient pas agité. Je ne les sentais pas en moi. Le lit n'était pas en désordre. Ma tête était sur mon oreiller et mon corps enveloppé dans la couverture. J'avais dormi paisiblement. Je n'avais pas rêvé et je ne savais rien. Aucune prédiction n'était venue me perturber dans mon sommeil, aucune image ne résonnait dans ma tête, pêle-mêle. Ma vie de demain n'était rien. Elle ne serait que le fruit du hasard. Je me levai brusquement et courus jusqu'à ma fenêtre.

Le Métal, une musique pas si obscure.

*Bonjour, aujourd'hui nous allons parler du METAL (et non pas métal, on parle pas d'acier inoxydable ici).
Donc vous voyez cette musique du Malin, joué par des personnes portant du cuir et des clous et possédant des cheveux longs et donc le corps est constitué à 75% de bière.
Et bien finalement qu'est ce que quoi donc que c est réellement ?*

On pourrait commencer par dire que le métal est un dérivé du rock et que c'est donc une musique des extrêmes. "Mais quels extrêmes ?" me direz vous, et à ça je vous répondrai "beaucoup". Par exemple on pourra trouver de la musique extrêmement lente, comme le doom metal ou à l'inverse de la musique très rapide ce qui donnera le speed metal.

Vous aurez donc remarqué que le métal peut se décliner en différent sous-genres et c est là où on arrive sur du complexe : il y en a énormément, certains trop, d'autres pas assez, mais cela nous amène au fait que, du haut de cette grande diversité, on pourra en général trouver son goût parmi la multitude de groupes existant sur cette planète.

Ensuite on pourrait appa- culture métal (oui c'est une à un folklore : on y trouve (qui peuvent être respecté ou la musique en général, sur les sur l'habillement...

D'ailleurs, le métal s'est beaucoup inspiré des folklores et mythologies, on peut trouver des groupes utilisant des chants tribaux ou des mythes nordiques par exemple

De plus, les danses sont aussi codifiées, on pourra citer le head-banging (pratique consistant à bouger sa tête sur le rythme de la musique en essayant de faire bouger ses cheveux le plus possible) et d'autre manifestation que l'on trouvera plus dans les concerts comme le pogo emprunté au punk ou le circle pit qui ne manquera pas de vous rappeler une ronde bretonne, mais en plus violent.

Passons rapidement sur les instruments voulez-vous ? En général un groupe de metal est constitué de :

- 1 batteur qui joue le plus vite et le plus fort possible en faisant la grimace,
- 1 chanteur qui crie très fort,
- 1 bassiste qui fait des croches,
- et 1 ou plusieurs guitaristes qui jouent très vite
- on peut aussi rajouter des instrument insolites ou atypiques selon le style que l'on joue, par exemple la cornemuse beaucoup utilisée dans le folk metal.

Finissons donc sur une bonne couche de cliché pour terminer cette article en beauté : les costumes.

Les costumes dans le métal sont assez présent on y trouve surtout un prédominant, c est le corpse paint. Le corpse paint est surtout utilisé dans les groupes de black métal, un métal pratiqué par des norvégiens dans des églises en feu. C est un maquillage en général noir et blanc qui a pour but de faire peur bouuuh en se maquillant sous les traits d'un cadavre.

rentrer la culture) des codes non) sur danses,



Louis Garrel : «Godard a amené la modernité au cinéma».

Le Redoutable plonge en mai 1968. Jean-Luc Godard vient de réaliser la Chinoise, un film sur le maoïsme chez les étudiants. Il est marié avec son actrice : Anne Wiasemsky. Au fur à mesure du film, Godard tente de se révolutionner lui-même, comme les émeutiers souhaitent révolutionner la France, tandis qu'Anne perd son amour pour son mari.

Le P'tit Gaby a pu rencontrer le réalisateur Michel Hazanavicius et l'acteur Louis Garrel en conférence de presse. Nous les avons interrogés sur le film le Redoutable.

Quel est votre rapport au cinéma de Jean-Luc Godard ?

Louis Garrel : Moi qui ai 34 ans, je me suis assez rapidement rendu compte que Godard était au centre d'une sorte de constellation de metteurs en scène divers et variés qu'ils soient américains, brésiliens et italiens. Il a été un peu comme celui qui a pu déclencher un mouvement de liberté dans l'art cinématographique. Ça va de Tarantino qui s'en réclame à Glauber Rocha au Brésil ou des gens comme Christophe Honoré qui continuent à l'avoir en tête comme une forme de figure qui leur a dit «Tiens on peut faire les choses différemment». Aujourd'hui, c'est différent, mais à l'époque où il a commencé à faire des films, il a été déclencheur d'un vent de liberté sur le cinéma. Vent de liberté, au sens où les films se tournaient en studio avec des acteurs avec un jeu plus théâtral et il a dit «On peut avoir des films aussi libres et aussi sexy que les films américains de l'époque». C'est celui qui a amené, en gros, la modernité au cinéma.

Michel Hazanavicius : Oui, il y a un «avant Godard» et un «après Godard» mais moi je n'ai pas de religion du tout. C'est-à-dire que je suis très décontracté par rapport à Godard et, ne me serait pas venue l'idée de faire un film sur Godard si je n'étais pas tombé sur le livre. Et c'est d'ailleurs une approche joyeuse. L'approche en vénération, l'approche en adoration, je ne l'ai pas du tout, j'étais très décontracté pour faire un film qui n'est pas du tout un film de Godard, c'est un film de moi, un film de comédie. Mon truc c'était comment concilier cette figure élitiste, élitaire en tout cas, un totem de la cinéphilie sérieuse : comment l'amener dans la comédie ?

Et mai 68, ça représente quoi pour vous ?

MH : Ca représente une manière assez idéale de faire de la politique justement parce qu'il y a à la fois un côté un peu sauvage, un peu révolutionnaire. On parlait de liberté, pour moi c'est l'incarnation de ça, c'est-à-dire : la jeunesse arrive. Et faut voir ce qu'il y avait avant. Avant, c'était la France de De Gaulle : c'était super chiant. Les mecs arrivent, ils prennent la rue, ils prennent la politique, ils prennent les slogans et font changer la société en se marrant. C'est sexué, c'est sexy, c'est hyper joueur quand on voit les slogans et tout ça : c'est brillant ! Aujourd'hui quand je vois les mouvements de jeunesse qui veulent reprendre la rue et s'accaparer la vie politique, ce qui est bien, ma limite à moi c'est l'esprit de sérieux, je trouve ça trop sérieux. J'adore Cohn-Bendit, c'est une manière de faire de la politique où je sens que c'est complètement perméable à la vie : c'est dans la vie. C'est pas juste une espèce de théorisation froide. Mai 68 j'adore et je tenais à mettre beaucoup de moyens pour rendre ça.

LG : Je trouve que le film est à la bonne distance. Quand quelqu'un vous raconte, surtout les mouvements politiques ou dramatiques, il le raconte toujours avec une distance ironique : «Aaaaah on était fou». Je trouvais que pour raconter cette histoire qui n'a ni été vécue par Michel, ni par moi, ni par tous les figurants du film, ni par les autres acteurs, ni par Grégory Galbois ni Stacy. Cette distance-là permettait d'avoir le recul nécessaire avec ce qui provoque de la nostalgie. Il n'y a pas de nostalgie. Y'a comme une espèce de plaisir à recréer cette époque-là sans dire «Avant c'était quand même beaucoup mieux». C'était une bonne manière d'arriver à parler d'un mouvement politique. Quand on parle de mai 68 on dit : «À l'époque c'était mieux». Il y a tellement de fractions à l'intérieur des gens. La synthèse c'est : «Quel mouvement joyeux» mais chacun avait une raison différente de descendre dans la rue.



Michel Hazanavicius

Ma génération, c'est une idéalisation des années 60, ça a été l'âge d'or. C'est extraordinaire pour la musique, le cinéma, la politique et le film montre un peu comment cette époque-là se termine.

Pourquoi Louis Garrel en Jean-Luc Godard ?

MH : Je savais que Louis imitait très bien Godard, je l'avais entendu à une émission radio. Ce qui est agréable, c'est que Godard parle énormément, des heures et des heures de tout. Louis était assez ouvert d'esprit pour commencer à dire : « *On ne fait pas Godard : on fait autre chose* ». Je n'avais pas écrit avec Louis en tête, mais Godard. Et il s'est avéré que lorsqu'on commençait les lectures, tout rentrait en ordre dès qu'il prenait la voix.

Comment s'est passée la collaboration avec Stacy Martin ?

LG : Comme elle est anglaise de culture, les anglais et les français ont le même imaginaire de fantasme sur les années 60. Donc on voyait bien, très rapidement, qu'elle incarnait une jeune femme des années 60. Elle faisait d'une manière tellement facile qu'elle représentait en elle-même, avec sa coupe de cheveux, sa tenue vestimentaire, les années 60. Tu regardais Stacy : tu passais de 2017 à 1967. Le film est vu par elle, il y a beaucoup de voix off par elle et c'est quand même une femme qui raconte un homme qu'elle a aimé et qu'un jour elle s'est mise à ne plus aimer. Le film est regardé par elle et donc en fait, Michel ne cesse d'aller chercher le regard de Stacy. On lit tout sur le regard. On sait que le cinéma c'est de la pensée. Il suffit d'un gros plan sur une actrice pour que l'on subodore, que l'on imagine ce qu'elle est en train de penser.

Et ça elle l'a fait génialement tout le film, tout le film. Et encore plus si le principe du film est comment elle appréhende toutes les situations. Elle est délicieuse et génialement anglaise. C'est une femme très pudique qui va pas tout de suite taper dans l'épaule, pas comme Michel qui est plus parisien (rires). Elle est pas du tout comme ça Stacy, donc c'est très agréable de jouer avec elle.



Louis Garrel

Vous avez joué Jacques de Bacher dans le Saint Laurent de Bonello, comment percevez-vous le biopic ?

LG : Je suis toujours admiratif du travail des acteurs. Il y a toujours un truc étrange sur le côté premier degré du biopic. Dans celui de Michel par exemple, on dans un autre de Todd Haynes, ce que j'aime bien c'est qu'ils sont très distanciés, on joue avec l'acteur. C'est un genre étrange : prendre une figure, des gens qu'on connaît beaucoup et le refaire au cinéma, c'est quand

« Je savais que Louis imitait très bien Godard. »

Michel Hazanavicius.

même assez bizarre. Si on fait des films historiques sur des personnages qu'on connaît pas par exemple Louis XIV, on n'a qu'une peinture de lui, on va s'amuser à le recréer. Tandis que pour des personnages que l'on voit en interviews, c'est étrange. On sait très bien que ça va être moins que la vie. J'ai toujours peur qu'on me dise « *Arrêtez avec le faux, donnez-nous le vrai ! Faites nous un documentaire sur Yves Saint-Laurent ou Jean-Luc Godard !* ». Ca dépend des projets. Ce que j'aimais dans Bonello, c'est que je voyais bien que c'était l'atmosphère des années 70. Il avait une fascination pour ça et se servait d'Yves Saint-Laurent pour en parler. C'était plus l'univers de Jean-Luc Godard avec lequel Michel voulait s'amuser que le film. Ou pareil, le film de Todd Haynes, je vois bien que c'est un jeu, une espèce de labyrinthe fantasmé de plusieurs vies de Bob Dylan. Le genre du biopic, je saurais pas très bien le définir.

MH : La question n'est pas la distanciation, la question est de faire rentrer quoi que ce soit dans un objet organique qui est le scénario. Le meilleur biopic jamais fait c'est « *Raging Bull* ». C'est l'histoire de Jack LaMotta, mais en fait on a oublié que c'était un biopic parce que ça obéit à des règles de scénario. Le film n'est pas un biopic, il ne cherche pas à raconter la vie de Godard. Il raconte un moment de bascule. Il se trouve qu'à mon sens, il est un peu exemplaire mais c'est pas très grave. L'idée trouvée c'est d'obéir, de correspondre à des règles de narration qui sont les nôtres. C'est avoir une cohérence. « *Citizen Kane* » est un biopic de quelqu'un qui n'a pas existé, mais c'est un biopic. Ce qui compte c'est que ça marche en terme de scénario. Quand on est prisonnier de la figure qu'on raconte et qu'on maquille des éléments, je trouve ça moins intéressant.

ELIAS
PROPOS RECUEILLIS PAR HERODY

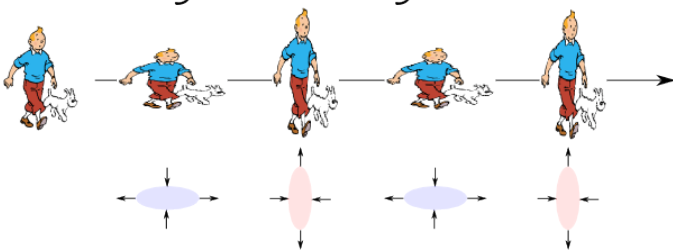
Prix Nobel 2017

Le mois d'octobre dernier, ont été remis les 117 prix Nobel. Récompenses créées par le fondateur de la dynamite, elles félicitent les hommes et femmes (mais surtout hommes pour 96%) « ayant apporté le plus grand bénéfice à l'humanité ». On peut citer par exemple la gratification du Prix Nobel de la Paix de l'Union Européenne en 2009 (pourquoi?), Bob Dylan en 2016 (hein?) ou encore le secrétaire d'État américain Henry Kissinger qui a ordonné le bombardement du Cambodge récompensé du prix Nobel de la Paix (et oui!) en 1973. Bref, cette année 9 scientifiques ont reçus les 3 prix de physique, de chimie et de médecine. Voyons ce qu'ont fait ces braves bonshommes...

Physique :
« Pour des contributions décisives au détecteur LIGO et l'observation des ondes gravitationnelles » à Rainer Weiss, Barry C. Barish et Kip S. Thorne

Définissons deux trucs ; le détecteur LIGO et les ondes gravitationnelles. Le détecteur LIGO est un détecteur à ondes gravitationnelles. Ça, c'est fait ! Et ces fameuses ondes ? Elles ont, elles aussi, été pour la première fois imaginées par ... *roulement de tambours* : Albert Einstein ! Dans sa théorie de la relativité générale, en 1915, Monseigneur Einstein nous faisait découvrir ces perturbations de l'espace-temps. Vous voyez le monde ? Bah quand des ondes gravitationnelles rentre dans le monde, le monde s'écrase et s'étire comme Tintin :

Passage d'une onde gravitationnelle

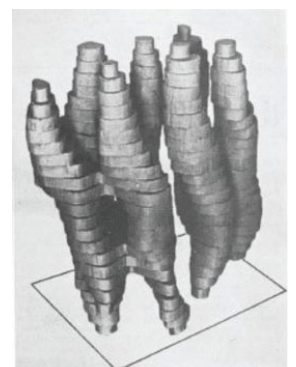


Et sachez que le 17 août dernier de telles ondes vous ont traversé et ont probablement étiré votre corps de 0,000000000000000001 m !!! Car les ondes gravitationnelles sont des vibrations de l'espace !!! Bon bah voilà ça s'est fait. Et maintenant en quoi c'est si dingue ? Car l'astronomie gravitationnelle (c'est son p'tit nom) vient d'ouvrir la voie à une toute nouvelle façon d'explorer l'espace, tout simplement. En plus, on a découvert plein de trucs qui vous intéressent pas forcément par exemple comment les sursauts gamma (des rayons ultra-énergétiques pouvant pulvériser à peu près tout) apparaissent ou comment l'or et le platine sont créés, vous portez peut-être à votre doigt une alliance à base

d'éjection de fusion d'étoile à neutron. Mais bon bref, pourquoi nos trois gars ont-ils obtenu leurs prix ? Car ce sont eux qui ont créé, amélioré les détecteurs LIGO et observé de façon assez floue les premières ondes gravitationnelles en 2015. Pour résumer, les gars ont créé une nouvelle façon d'observer l'univers, de comprendre l'espace et de prouver qu'Einstein était vraiment, VRAIMENT, un génie.

Chimie :
« Pour le développement de la microscopie cryo-électrique et pour la détermination de la structure à haute résolution des biomolécules en solution » à Jacques Dubochet, Joachim Frank et Richard Henderson

Pouloulou ! C'est un nom vraiment compliqué pour quelque chose de pas (ou enfin presque) compliqué. En sciences, on aime bien voir, le Nobel de physique était donné aux inventeurs du détecteur LIGO pour rappel. Et bien en biochimie (la chimie appliqué au vivant aka. Nous), c'est compliqué. Parce que la méthode plus précise qu'on ait trouvé, plus que l'œil que la loupe, que la lunette, que le microscope classique c'est le microscope électronique. Et qu'est-ce ben qu'est-ce qu'il fait ? Il voit beeeaucoup plus précisément (on peut compter les atomes) que les microscope que vous pouvez nous (les S) voir utiliser. Problème ... il faut faire le vide autour de ce que tu regardes dans un microscope électronique. Et autre problème ... allez dans le vide vous comprendrez. Et de fait les biomolécules (protéines, enzymes, lysozymes, jghkglymes, ...), ne sont pas observables. Et donc les 3 lauréats de cette année ont chacun apporté une contribution distincte pour résoudre ce problème :



Bactériorhodopsine en 1975

Richard Henderson a été le premier à voir une biomolécule en 1975. Il a pu observer la bactériorhodopsine et a été le premier à découvrir une image de biomolécule. De ce fait, un tout nouveau champ d'étude était né. Joachim Frank a lui été utile à l'analyse de l'image. En fait, il a créé un logiciel qui récupérait les images moches en 2D des microscopes pour en faire un montage en 3D. C'est pas impressionnant mais sympa de sa part.

Jacques Dubochet c'est le mec ingénieux de la bande :

Les biomolécules sont souvent dans de l'eau, on dit qu'elles sont « en phase aqueuse ». Or de l'eau dans le vide, ça s'évapore. Donc si la molécule était dans l'eau, bah, RIP elle. Donc on les a gelé. Sauf que la glace comme on la connaît, ça a d'autres problèmes compliqués. Donc Jacques il a trouvé un moyen de les geler quasi-instantanément grâce à un gaz à -196°C. Donc bah ça marche maintenant, on les voit. Voilà...

Et ces trois scientifiques ont obtenu leurs Nobel cette année car avant leurs images donnait de vieux trucs flous pas beaux et pas intéressants. Mais maintenant, ils ont peaufiné tout ça, et c'est juste parfait !

Bref, cette découverte permettra de mieux savoir ce qui se passe dans votre corps. Et par exemple elle a été utile contre Zika, bien que je n'espère pas que cela se passe dans votre corps ...



qui vous donne la meilleur coordination à 15:30, vous fait souffrir du "jetlag", vous réveille naturellement vers 8:00 ou vous dit à 5 :00 qu'il serait temps d'aller faire dodo.

Et, ces trois scientifiques ont étudié le gène Period (et d'autres) qui codait à peu près toute l'horloge biologique. Fait notable : cette étude provient de 2 choses ; une plante qui se réveille le matin et se couche le soir « Mimosa pudique » et de la mouche à fruit. Vous connaissez désormais le contenu du prix Nobel de Médecine.

Mentions honorables :

À la Campagne Internationale pour l'Abolition des Armes Nucléaires qui a obtenu le Prix Nobel de la paix pour ... bah ses tentatives d'abolition des armes nucléaires.

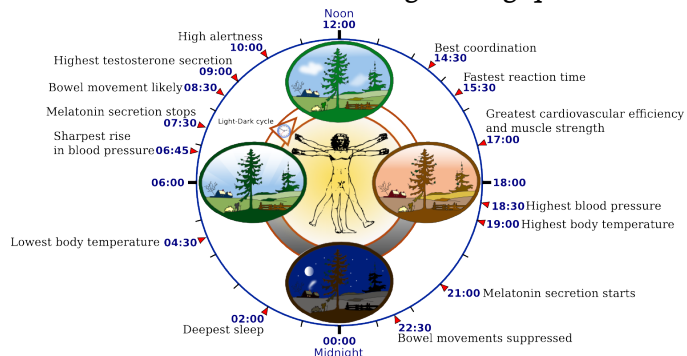
Au prix Nobel de Littérature remis au japonais Kazuo Ishiguro qui, je cite, « dans les romans d'une grande force émotionnelle, a découvert l'abîme sous notre sens illusoire de connexion avec le monde » ... ah d'accord, rien que ça

À l'américain Richard H. Thaler pour ses travaux sur l'Économie Comportementale, subtil mélange d'économie et de psychologie ... enfin je crois. Techniquement, ce n'est pas le prix Nobel, mais plutôt « le prix de la Banque de Suède en sciences économiques en mémoire d'Alfred Nobel ».

Physiologie / Médecine :

« Pour leurs découvertes des mécanismes moléculaires contrôlant le rythme circadien » à Jeffrey C. Hall, Michael Rosbash et Michael W. Young

Franchement, quand vous saurez ce qu'est le rythme / cycle circadien, vous aurez compris (à peu près) tout de ce prix. Le rythme circadien est l'ensemble des processus biologiques réglés sur une période de 24h. Concrètement, c'est votre horloge biologique. C'est lui



BRIC A-BRAC

Playlist de la rédac' :

Les chansons de Noël

Thomas Sarrade : *Christmas is all around* de Billy Mack.

Anémone Robic : *Merry Crassmass* de Crass.

Matthieu Desbordes : *The Christmas Poo* de Mr Hankee.

Paco Caillaud : *Don't shoot me Santa* de The Killers.

Noé Brisse : *Joyeuse fêtes* de Spider Zed.

Alice Forey : *Christmas* de VULFPECK.

Victor Devisme : *Joyeux Noël* de Max Boublil.

Timothée Braud (notre premier lecteur dans la playlist !) :

Original Carol of the bells.

A Mystical Medley de Blakus .

Oscar Brillet-Cotillard : *Panzer Surprise* de Ultra Vomit.

Hugo Cauvet : *Santa Claus Go Straight to the Ghetto* de Snoop Dog.

Élias Hérody : *L'Embûche de Noël* de Davodka.

Téo Cambon (le deuxième !) : *Vive le vent* de Dalida.

Lola Berdagner (la troisième !) : *J'aime pas Noël* de Cabadzi.

«Un monde différent ne peut être bati par des gens indifférents.»

Arundhati Roy

Le Dieu des petites choses, 1997

Rédac' chef: **THOMAS SARRADE**

Maquettiste/Graphiste

Illustrateur: **PACO CAILLAUD**
NOE BRISSE

Rédacteurs: **ZOE PRIOU**
VICTOR DEVISME
ADRIANA DAGBA
MATTHIEU DESDORDES
ESTHER LE FOC'H
OSCAR BRILLET-COTILLARD
ELIAS ERODY
SAMUEL MALENFANT

Le Lundi 22 Janvier 2018 à 18h aura lieu au CDI du lycée le premier café des voyages. Ce dernier sera animé par Mr.HAAG, professeur de cinéma. Il nous parlera de son voyage en Iran. En espérant vous voir nombreux. À bientôt !